

QUAND J'ÉTAIS COMBIER

*Pour Camille, Jonas, Séverine, Charlotte, Loris, Maël, Axel, Léonie et Théo,
pour qu'ils se souviennent de racines déjà lointaines pour eux.*

*Et pour Cathy,
pour qu'elle retrouve les ramoneurs dont l'histoire l'a fait sourire.*

Claude-Henri ROCHAT

QUAND J'ÉTAIS COMBIER

Entre lacs et montagnes



ÉDITIONS
CABÉDITA
2011

REMERCIEMENTS

Si mon cousin Henri Rochat ne m'y avait pas incité, sans doute n'aurais-je jamais entrepris cet ouvrage. Sans les renseignements que lui et son frère Maurice m'ont donnés, sans leurs encouragements, je n'aurais jamais pu écrire les pages consacrées à La Torne. Ils ont droit à toute ma reconnaissance.

Comme y ont droit mon ami François Ramseier, sa collaboratrice Nora Rouch, M^{me} Marianne Jucker, M^{me} Jovanka Favre et Stéphane Gaberel, qui m'ont permis de pallier mon ignorance en matière d'informatique et les défaillances de mon équipement.

Couverture: Coll. Rémy Rochat

© 2011. Editions Cabédita, CH-1145 Bière

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-622-4

Préface

Même à l'époque où, à côté de chaque cinéma qui présente en même temps, d'Oulan Bator à Calcutta, telle superproduction américaine, où il y a partout un McDonald's, usant toujours des mêmes recettes, on fait encore quelques pas dans un autre monde chaque fois qu'on franchit une frontière comme je le faisais, les yeux écarquillés, il y a plus de cinquante ans. Mais peut-être se trouve-t-on plus dépaycé quand on voyage dans le temps, quand on lit les souvenirs d'enfance d'un vieil homme. Comme ceux que je raconte ici dans trois chapitres dont le lecteur verra vite qu'ils ont des tons assez différents.

Le premier est l'hommage ému rendu à une famille ouvrière, telle qu'elle vivait tant bien que mal dans les années trente. Si l'on trouve quelque intérêt au deuxième, c'est que j'aurai réussi à retrouver le regard vierge avec lequel un tout petit garçon découvrait le monde en général, et une toute petite part de ce monde en particulier. Alors que, dans le troisième, j'ai tenté de broser le portrait d'un village qui était un instant sorti du rang et qui a bien dû se résigner à y rentrer petit à petit.

Un critique français parlait avec indulgence de ces gens dont la vie commence dans certain tome du Mallet et Isaac et s'achève dans le tome suivant mais qui ne se sont pas rendu compte qu'ils changeaient de volume. Eh bien, cela arrive bel et bien à un homme né en 1933 et qui vit encore au début du XXI^e siècle. Mais peut-être peut-il s'en rendre compte. J'ai vraiment l'impression qu'en 2150 dans une collection de manuels d'histoire – peut-être trop optimiste, j'admets qu'il y aura encore des manuels d'histoire en 2150 – 1933 sera traité dans le tome intitulé *L'Europe des Nationalités et des Nationalismes 1789-1945*. Alors que ce qui nous arrive maintenant figurera dans un autre livre, dont il serait absurde de vouloir dès maintenant deviner le titre;

on n'ose guère imaginer que ce sera *L'Etablissement de la Paix universelle et perpétuelle* tout en s'autorisant à espérer que ce ne sera pas *L'Ere des Conflits atomiques*.

Oui, tout lecteur né après 1950 aura, en ma compagnie, l'impression qu'il voyage dans le temps, mais il devra bien garder une évidence à l'esprit: ce qu'il va découvrir, ce sont des souvenirs et même, souvent, ceux d'un très petit garçon. Il ne s'agit donc nullement d'un ouvrage historique. Certes, les historiens pourront y trouver un matériau, eux qui prisent maintenant ces sources orales auxquelles on peut assimiler ce texte. Mais il faudra bien qu'ils en usent en gardant leur esprit critique toujours en éveil. La mémoire malaxe ce qu'elle devrait se contenter d'enregistrer, elle l'embellit ou le dramatise.

Et parfois même, finit-elle par inscrire sur son disque dur des faits qui, à l'origine, n'étaient que des fantômes. Une anecdote sera très éloquente à ce propos.

Il y a six ou sept ans, alors que je bavardais avec un homme de quelque quinze ans mon aîné, il évoqua les interminables mois que, tout jeune marié, il avait dû passer, vêtu de gris-vert, dès l'automne 1939. J'aurais juré que nous nous connaissions depuis une quinzaine d'années. Eh bien, je me rendis alors compte que nous nous étions maintes fois croisés longtemps plus tôt: il me dit avoir été mobilisé dans mon village natal. Tout ce qu'il commença par me narrer me frappa par sa précision et sa justesse. Il me brossa un portrait haut en couleur du flamboyant gentilhomme vaudois qui commandait son unité; cela collait avec tout ce que j'avais entendu raconter du personnage dès que je fus en âge d'ouïr les hauts faits des séducteurs. Il me dit aussi que tel de ses copains, célibataire, avait été l'amoureux transi d'une jeune fille qui, en effet, ne manquait pas de séduction (sauf quand elle jouait du piano) et qui était ma proche voisine. Il racontait encore que ses copains et lui avaient leurs habitudes dans le café le plus proche de leur cantonnement. «De temps en temps, précisa-t-il, on décidait qu'il fallait changer un peu. On allait à l'Hôtel de la Truite. Mais tout à coup, quand on reprenait le chemin de nos paillasses, on se disait que les <demoiselles du Café du Lac>

devaient avoir été déçues de ne pas nous avoir vus. Et on s'arrangeait pour aller vite boire un verre chez elles, pour le principe.» Or, c'était bel et bien deux femmes, mes grand-tantes, qui tenaient cet établissement. La seule erreur que commettait M. D. – et qu'il commettait dès 1939, sa mémoire n'étant ici pas en cause – c'est que si l'une d'elles était célibataire, sa sœur et associée était veuve, ce qui n'était évidemment pas écrit sur son front.

Bref, je crus pouvoir prendre pour argent comptant tout ce qu'il me conta jusqu'au moment où il passa à un tout autre récit: «Quelques jours avant que la France ne demande l'armistice, me dit-il, alors que les Allemands avaient déjà atteint les régions qui s'étendent derrière le Risoux, on vit brusquement, au-dessus des Charbonnières, trois ou quatre chars d'assaut teutons sortir du bois et progresser en direction du village.» M. D. me donna encore une précision: il me révéla que cela avait été possible parce que tel capitaine, dont il me cita le nom – que je n'ai pas retenu – avait été chargé de garder la frontière avec un petit détachement; or, il aurait été un parfait incapable. «Un soldat suisse, continua M. D., se porta au-devant de ces terrifiants engins et leur fit signe, exactement comme l'aurait fait un agent de la circulation voulant qu'une voiture s'arrête. Les tanks lui obéirent; ils avaient alors dépassé le cimetière et n'étaient plus très loin des premières maisons du village. De l'un d'eux sortit un officier qui vint parlementer pacifiquement avec notre homme, dit s'étonner fort en apprenant qu'il était en Suisse, jura ses grands dieux que c'était de sa part la plus involontaire des erreurs, présenta mille et mille excuses et donna l'ordre à sa petite équipe de rebrousser chemin aussitôt.»

Il se trouve que mon interlocuteur était très connu dans le village où il a résidé pendant presque un demi-siècle, y exerçant une importante fonction. Tous ceux qui l'ont fréquenté s'accorderaient sans doute à dire que c'était l'homme le moins hâbleur et le moins mythomane du monde. (Il n'a d'ailleurs pas prétendu avoir vu de ses yeux ce qu'il me narrait.) C'était une personnalité intelligente et pleine de bon sens. Et qui mourut à plus de

quatre-vingt-dix ans sans montrer le moindre signe de sénilité. Et pourtant, un historien qui l'aurait entendu aurait sans doute été sceptique; comme je le fus, en le cachant par déférence autant que je le pouvais. Je le suis encore. Je pourrais admettre qu'un tel événement se soit produit; après tout, il n'est pas absolument impossible. Qu'il ait eu lieu et qu'on ait décidé en haut lieu de ne pas en faire état officiellement et d'interdire à la presse d'en parler à un moment où il valait mieux ne pas agiter un chiffon écarlate devant les mufles du prénommé Adolf et de ses séides, passe encore. Mais alors il semble incroyable qu'aucun historien n'ait exhumé, au cours des soixante années s'étant écoulées depuis la guerre, ce qui aurait été, ce me semble, la plus grave violation connue de notre neutralité. Ou alors, il faudrait croire que le soin mis à étouffer l'affaire en était arrivé au point d'expurger toutes les archives à ce propos. Et j'ai une raison meilleure encore de ne pas y croire. Si cela s'était passé, j'en aurais entendu parler aussitôt. En admettant que je n'aie pas vu, de mes yeux vu, ces véhicules blindés déambuler dans un paysage qui était dans mon champ visuel, pour autant en tout cas que je n'aie pas été en classe au moment où cela s'est passé.

Me sera-t-il permis de donner un autre exemple de témoignage oral dont je comprendrais aussi qu'il puisse être accueilli avec le plus vif scepticisme?

Cette fois, c'est moi qui parle et qui raconte les choses comme je m'en souviens.

Certain dimanche du début de l'été – mais de quel été? Je dirais volontiers 1944, juste après le débarquement allié; on savait alors comptés les jours du III^e Reich – certain dimanche donc, partant me promener, je cheminai un instant avec ma grand-mère maternelle sur le petit sentier qui monte au temple. Il y avait là pas mal de dames qui devisaient ensemble et formaient une assemblée œcuménique; ce jour-là, la messe devait être dite à l'heure où commençait le service réformé et, pour se rendre à l'un ou l'autre des deux sanctuaires, on empruntait d'abord le même chemin. Il faisait beau. Mais évidemment, il ne faisait beau que depuis quelques heures: l'air que je crois respi-

rer encore, la lumière que je crois voir encore avaient cette transparence et cette pureté qui existent seulement après deux ou trois jours de grandes pluies.

Tout à coup, une dame pria ses compagnes de se taire et de tendre l'oreille. Ces bonnes pratiquantes étaient en avance: les cloches ne sonnaient pas encore et l'on entendit, très étouffé, à peine perceptible, un bruit semblant ne pouvoir être que celui de lointaines explosions. «Oh! dit quelqu'un, citant ainsi les deux villes françaises les plus proches, voilà qu'*ils* bombardent Saint-Claude ou Morez.» D'une part, on se réjouissait de ce signe de la puissance des Alliés; d'autre part, on plaignait les malheureux habitants de ces petites villes industrielles. Le soir, on écouta la radio avec encore plus d'attention que d'habitude, les informations de l'ATS bien sûr, mais aussi celles d'un émetteur qui dépendait des fantoches s'imaginant, dans une célèbre ville d'eaux, être un gouvernement. Il n'y fut question ni de Saint-Claude, ni de Morez. J'aurais d'ailleurs tendance à penser que ces bourgades, tout occupées qu'elles ont été, ne subirent aucun bombardement pendant ces tristes années. (Tant mieux pour les fumeurs de bouffarde et les myopes!) En revanche, on apprit qu'un raid avait fait de grands dégâts à Clermont-Ferrand alors même qu'un autre avait frappé Saint-Etienne.

On ne m'offensera pas en croyant que je galèje, en se persuadant que ce que je narre ici est d'une absolue invraisemblance, mais je me demande si je ne suis pas profondément persuadé d'avoir entendu, par un beau dimanche d'été, des bombes tomber sur la métropole de l'Auvergne, à moins que ce ne soit sur Saint-Etienne. N'y aurait-il pas là un thème de recherche pour un historien en formation? Il devrait déterminer à quelle date, au début de l'été 1944, voilà ce que je crois sans en mettre ma main à couper. 1943 pourrait être la bonne date, voire 1942, mais il me semble certain qu'en écoutant tomber ces bombes, on pensait que cette épreuve était une des dernières tribulations que devait subir la France avant d'être délivrée – à quelle date donc Clermont-Ferrand et Saint-Etienne ont fait l'objet d'un bombardement diurne. Et dominical. Je ne serais pas étonné

d'apprendre que dans la ville auvergnate la gare ait été détruite car j'ai vu que c'est maintenant un bâtiment dont l'architecture n'évoque en rien le Second Empire ou la Belle Epoque. Il faudrait ensuite chercher s'il n'y a pas eu, ce jour-là, une attaque sur une ville plus proche de la Suisse. Et peut-être vérifier si les annales météorologiques confirment qu'il s'agissait d'une belle journée suivant quelques jours pluvieux.

Bien sûr, un historien, un journaliste doit vérifier tout ce qu'il affirme. Mais, narrant ici des souvenirs d'enfance, comment aurais-je pu le faire? Ceux qui pourraient infirmer ou confirmer mes dires, comment les trouverais-je? (Je ne parle pas de mes cousins; j'ai pu leur soumettre ce que j'ai écrit dans mon chapitre consacré à La Torne, celui où j'ai souvent écrit en reporter. D'ailleurs, y figurent des faits antérieurs à ma naissance ou à mes plus anciens souvenirs.) Je n'ai par exemple jamais su le nom de la tenancière de l'estaminet frontalier ou celui des ramoneurs des montagnes. Et les aurais-je sus que cela ne me serait guère utile: des gens qui étaient des femmes et des hommes faits, voire vieillissants, quand j'étais un petit garçon ne peuvent maintenant témoigner nulle part.

Qu'on lise donc ces pages en pensant qu'elles expriment une vision du monde, une vision toute personnelle.

Les explications que je donne de certaines images sont peut-être erronées; mais au moins ces images, gravées dans le cerveau tout neuf d'un très jeune enfant, sont encore très présentes à mon esprit. On peut se ficher de l'an quarante; il se trouve que c'est une des années où des souvenirs indélébiles se sont enregistrés dans ma mémoire.

Les jours de La Torne

Un jour, en 1982, mon cousin Riquet nous raconta quelques souvenirs; par exemple l'histoire du poste d'observation établi sur le flanc de la Dent-de-Vaulion au début de la Mob. Tout à coup, il s'écria:

– Ah, il s'en est passé des choses à La Torne! Ou autour de La Torne. On pourrait écrire un livre.

Doué sans doute de beaucoup d'esprit de l'escalier, je ne réagis pas sur-le-champ mais, deux ou trois jours plus tard, je me dis que j'aurais dû lui répondre:

– Eh bien, écrivons-le, ce livre!

Vingt-cinq ans après, sachant que ma prose paraissait régulièrement en lettres moulées, mon cousin revint à la charge alors que nous sortions du temple après avoir conduit à sa demeure ultime la dernière de nos tantes communes. Il me demanda si je ne pourrais pas faire une série de portraits familiaux. Je lui avouai ne guère m'en sentir capable: en réalité, nombre de nos proches ne m'inspirent guère. Mais ce fut pour ajouter aussitôt:

– Ce qui me plairait, c'est d'écrire sur La Torne.

L'idéal aurait été que je séjourne chez lui, à la Vallée, ou qu'au moins j'aie y passer parfois la journée pour l'interviewer, ce que j'ai fait certes, mais peut-être avec moins d'esprit de suite que j'aurais dû y mettre. De la vie à La Torne, c'est lui qui peut parler le mieux maintenant: il y a habité jusqu'à l'âge de seize ans alors que son frère en avait neuf quand il a quitté une maison où, pendant longtemps, il ne voulut pas revenir. Ce n'est pas parce qu'elle lui aurait rappelé de mauvais souvenirs; au contraire, il craignait que revoir ce cadre où il avait connu des années heureuses avec son frère et ses parents ne soit une épreuve pour lui. Je n'ai jamais vécu dans cette maison, mais il me semble que rares ont été les semaines où je n'y sois pas allé une fois au moins.

N'est-il pas possible que mes souvenirs transforment ici la réalité? L'aîné de mes cousins croit se souvenir que j'allais souvent à La Torne, certes, mais tout de même pas si fréquemment que cela. Il pourrait bien avoir raison. De toute façon, ce que j'affirme ne peut être vrai que pour la période des beaux jours. Car c'est surtout à mes souvenirs que je me fie. Soixante ans se sont écoulés depuis cette époque et je n'avais que sept ans quand elle s'est achevée. C'est dire à quel point ces réminiscences sont subjectives. Et peut-être sont-elles déformées, voire embellies par le temps. Mais il me semble que, telles qu'elles sont, elles ne manquent pas d'intérêt: elles donnent une idée assez exacte de la vie d'une famille modeste sans être misérable, simple mais ne manquant pas d'amis, travailleuse mais disposant d'une certaine liberté. Une famille comme il y en avait alors des milliers dans le canton de Vaud en général et à la Vallée en particulier. (On pourrait m'objecter que, n'ayant rien à voir avec l'industrie horlogère, elle n'était pas tout à fait la famille combière type.¹) Une famille qui subit une épreuve terrible, la mort prématurée du papa.

LA PETITE MAISON AU BOUT DU PETIT LAC

Après Le Day, la voie ferrée qui gagne la vallée de Joux s'accroche d'abord au flanc de la Dent-de-Vaulion. Pendant quelque temps, on jouit d'un panorama assez étendu: on voit, fermant le tableau, le Mont-d'Or, dont le sommet est en France; à nos pieds, la dépression qui marque le cours de l'Orbe, de cette rivière qui vient non pas de naître mais de ressusciter; entre deux, Vallorbe, bourgade industrielle dont il faut avouer qu'elle ne regorge pas de merveilles architecturales; pourtant, cernée de rochers et de forêts, installée dans une conque que ferme un imposant viaduc de maçonnerie, elle ne manque pas d'un certain pittoresque.

¹ Combier: surnom par lequel les Vaudois «d'en bas» désignent les habitants de la vallée de Joux.

Petit à petit, le paysage se resserre; on est dans un vallon encaissé dont on pense, à tort sans doute, que le soleil ne le visite guère. C'est le lieu-dit Les Epoisats. Tout à coup, le train s'engouffre dans un tunnel, lequel n'est pas bien long: quelque 400 m. Pourtant, quand on en ressort, on est dans un autre monde: on est arrivé à la Vallée. Avant de découvrir le riant lac de Joux, on longe le lac Brenet, plus sombre, plus triste, plus romantique, dirais-je. Et l'on découvre, presque à la tête du lac, un modeste bâtiment que j'ai connu tout solitaire – il ne l'est plus – une petite maison dont le style rappelle celles où logeaient autrefois les gardes-barrière. On est à La Torne.

J'écris ce nom avec l'orthographe qu'ont adoptée les cartes les plus récentes du Service topographique fédéral. Elles l'emploient pour désigner non pas une maison mais tout les essarts situés au nord du lac Brenet. Il fut un temps où l'on écrivait officiellement la Tornaz. Beaucoup de gens prononçaient donc Torna et certaines personnes, désireuses sans doute de montrer qu'elles connaissaient l'alphabet jusqu'au bout, allaient jusqu'à articuler Tor-na-ze. Ce qui faisait sourire les indigènes, lesquels disaient tous Torne.

Ce n'est pas du tout la demeure d'un garde-barrière. Lorsque fut établie l'usine électrique de La Denier, en amont de Vallorbe, la Compagnie vaudoise des Forces motrices des lacs de Joux et de l'Orbe² l'avait fait construire pour y abriter ce qu'elle appelait son barragiste³.

Tout naturels qu'ils sont, les lacs de la vallée de Joux sont employés depuis plus d'un siècle comme le sont les bassins d'accumulation artificiels. Creusé en 1902 et 1903, un souterrain part précisément de La Torne et conduit les eaux à une chambre de charge sise presque au sommet d'un éperon rocheux appelé

² Cette raison sociale ronflante n'existe plus.

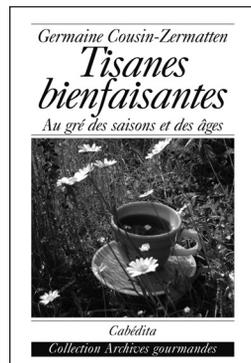
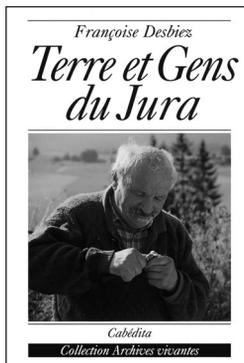
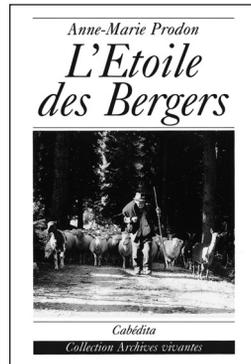
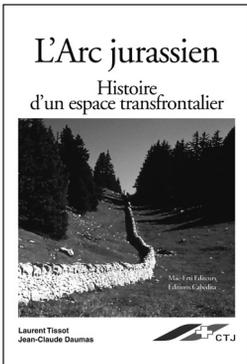
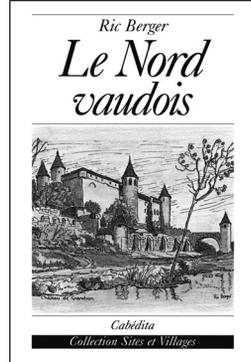
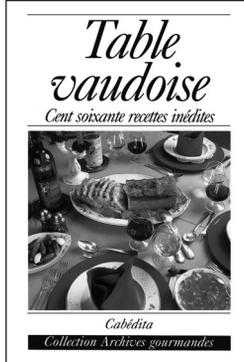
³ Ce mot, peu connu, n'en figure pas moins dans certains dictionnaires de langue. Je l'ai lu pour la première fois dans un avis inséré par la compagnie d'électricité. Toutefois, le contrat de travail signé par mon oncle le désigne comme «garde-vanne».

Table des matières

PRÉFACE	7
LES JOURS DE LA TORNE	13
La petite maison au bout du petit lac	14
La maison du Bon Dieu?	17
Le chemin de Bonport	19
Le téléphone et la carafe	25
Compagnons de jeux	27
Le domaine	29
Le père sauveteur	31
Le lac des Vallorbiers	33
Les dangers des référendums	35
Les voisins	37
Le jeune xénophobe	39
Le temps des malheurs	43
Le départ	47
La fin de La Torne	50
La fin d'un paysage	54
Et maintenant?	56
QUELQUES PAS DANS UN AUTRE MONDE	59
Le parallèle de Bois d'Amont	61
Le peuple des ruines	66
Pas de frontière pour les gamins	72
Vivent les ramoneurs	77
Tout seul en France	83
La porte se ferme	84
Cinq années en cage	89
La roue tourne	90
Et maintenant?	93

DE BEAUX RESTES	95
Des images de rêve	97
Ouvriers et touristes	99
Saison d'été – Saison d'hiver	103
Destins d'hôtels	111
Genevois et Ukrainiens	117
Entre le village et l'hôtel	124
Et maintenant?	129
TABLE DES MATIÈRES	133

Même éditeur



*Achévé d'imprimer
le quinze septembre deux mille onze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève

Correctrices: Carolle Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez
notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins.
A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse